

nièce en un jour. Comme vous demeurerez avec nous pendant votre séjour à Dijon, vous la connaîtrez mieux avant de vous prononcer.

Je présentai, pour rester à l'hôtel du Parc, les excuses banales que tu peux penser ; mais comme je n'en avais point de sérieuses, il fallut me résigner à mon installation dans l'hôtel Langenais. Cela me contrariait un peu dans mes habitudes de liberté : tu sais que je professe un culte pour mon indépendance.

M. de Langenais me conduisit à ma chambre et me quitta en me disant :

— Je vais m'habiller pour dîner.

Je compris qu'il en fallait faire autant sous peine de passer pour un bourgeois aux yeux de ma sévère cousine. J'ai toujours eu l'horreur de ces exigences de société, puérités de l'étiquette qui me causent des crispations.

Je me résignai cependant à la tenue de rigueur ; un valet de chambre que l'on avait mis à mes ordres, m'aida à tirer de ma malle toutes les pièces de mon ajustement d'homme bien élevé. Rasé, vêtu et coiffé comme pour le bal, je descendis au salon ; j'y trouvai mon cousin, et avec lui Mlle de Langenais dans une toilette charmante, mais toujours de couleur sombre. J'étais là depuis cinq minutes quand une porte s'ouvrit à deux battants, le maître d'hôtel parut et nous passâmes dans la salle à manger. Tout est réglé ici comme dans l'hôtel le plus vermoulu du faubourg Saint-Germain.

Je t'ai fait assez de descriptions, mon ami, pour t'épargner celle de la salle à manger. Il y a là, cependant, des boiseries et des dressoirs dignes d'occuper une plume plus exercée que la mienne ; l'argenterie, magnifique service commandé autrefois par un Langenais, ambassadeur à Vienne, est une de ces œuvres d'art qu'on ne rencontre plus que chez les collectionneurs.

Le gastronome Louis Monot, s'il eût été des nôtres, aurait trouvé sans doute à exercer les rares facultés gastronomiques dont tu le sais doué ; je rencontrai le lendemain le cuisinier de ma cousine, artiste passionné qui vit au milieu de ses casseroles comme un alchimiste parmi ses alambics, et je vis, à son air radieux, qu'il savait comment j'avais fait honneur à ses talents. M. de Langenais mange de tout et joyeusement comme les hommes bien conservés de son époque. Sa nièce le soignait avec une attention filiale ; quant à elle, à peine toucha-t-elle du bout des lèvres à quelques mets légers : elle ne boit que de l'eau.

Après dîner, s'il ne pleut pas, on descend une heure au jardin : le temps était superbe. Tu sais la manie que nous avons tous de fumer après dîner, quelquefois avant et même pendant. Je commençais à trouver cette privation désagréable, et je suppose que M. de Langenais s'en aperçut : deux ou trois fois il put voir mon étui à cigares que, par distraction, j'avais à moitié tiré de ma poche. Il dit, à voix basse, quelques mots à sa nièce, qui fronça le sourcil. Cependant elle se résigna à me demander d'assez bonne grâce si je fumais.

— Hélas ! ma cousine, répondis-je avec une apparente tristesse, j'ai cette affreuse habitude.

— Eh bien ! me dit-elle, je serais désolée de vous priver de ce qui est pour vous un plaisir. Fumez, je vous en prie.

Je ne fis pas de façons, et j'allumai un de ces excellents cigares de Virginie que tu m'as apportés à ton dernier voyage. Il y avait sans doute bien des années que la fumée d'un cigare n'était pas montée sous les ombrages de l'hôtel Langenais ; ma cousine en fit l'observation :

— Je ne crois pas, dit-elle, qu'on ait fumé, ici depuis l'époque où les Jacobins envahirent cette maison.

Le trait avait quelque chose de violent : je compris ce que M. de Langenais avait voulu dire en parlant d'excentricités de caractère ; il vint à mon secours.

— Aujourd'hui, dit-il, tout le monde fume.

— On le dit, fit ma cousine ; mais nos pères ne fumaient pas.

— Aujourd'hui, en effet, répondis-je, tout le monde fume comme tout le monde mange et dort ; toutes les classes de la société prennent des habitudes pareilles, toutes les classes tendent à se confondre sous le même niveau ; le chemin de fer a détruit la chaise de poste, l'ouvrier endimanché porte l'habit du millionnaire ; chaque jour efface une distinction conventionnelle de la vieille société qui s'en va.

Ma cousine me regarda d'un air étonné ; je continuai, car je voulais me défendre.

— On fume partout, même chez les princes

— Lesquels ? dit ma cousine.

— Mais, par exemple, chez les princes de maison d'Orléans.

Mlle de Langenais fronça le sourcil :

— Vous les connaissez ? me dit-elle.

— J'en connais deux.

— Lesquels ?

— Le duc d'Aumale et le prince de Joinville
— On en fait le plus grand éloge, dit-elle avec un certain effort.

— On n'en saurait dire assez, répondis-je vivement. Il est difficile de rencontrer de plus belles intelligences et de plus nobles cœurs.

— Est-ce que vous seriez orléaniste ? me demanda ma cousine avec un sourire plein d'ironie.

Je répondis un — non très accentué.

— Et, reprit-elle, vous fumiez chez eux ?

— Mais oui, répondis-je en riant, et même chez les princesses !

— Quoi ! chez les princesses !

— Absolument comme je fume chez vous, ma cousine, et de plus je sais très pertinemment que le comte de Chambord ne dédaigne pas un bon cigare.

— Allons, dit-elle avec une gravité qui me fit sourire, le monde s'en va.

Ce mot me fit juger de la prodigieuse imagination de cette belle créature qui lisait des infolios.

V.

LE WHIST.

Vais-je te raconter comment se passa le reste de la soirée ? Peut-être trouveras-tu que j'allonge outre mesure un récit qui pouvait tenir en quelques pages ; mais ne faut-il pas entrer dans une foule de détails, en apparence superflus, si je veux te faire bien connaître les idées et le caractère des personnes qui ont joué leur rôle dans cette histoire ?

Il était nuit close, quand nous remontâmes au salon.

— Vous verrez tout à l'heure, me dit M. de Langenais, les trois amis qui, depuis plus de vingt ans, se réunissent invariablement à nous pendant nos soirées : c'est d'abord une vieille parente de ma nièce, Mme de Lancade ; puis M. de Malestot, chevalier de Malte, qui a fait ses caravanes, et enfin, le plus respectable, sinon le plus cher, le curé de l'église de Notre-Dame. Ces trois personnes ont vu naître ma fille et ma nièce, dont l'éducation s'est faite au milieu de nous tous.

On me raconta l'histoire de ces trois personnes.

Mme de Lancade était femme d'un ancien colonel du régiment de Bourgogne-infanterie, émigré à Coblenz, volontaire dans l'armée de Con-

dé ; mort dans je ne sais plus quelle bataille aux bords du Rhin. Attaché autrefois à la maison de la reine Marie-Antoinette, elle gardait un culte à la mémoire de cette infortunée princesse.

Le chevalier de Malescot, entré dans l'ordre de Malte dès le berceau, avait subi, pendant l'émigration, toutes les vicissitudes de l'exil.

Quant au curé de Notre-Dame, son histoire était toute différente. Volontaire républicain en 1792, il avait fait partie de ces bandes glorieuses qui, sans pain, sans souliers, avec des généraux improvisés, avaient conquis le Rhin sur les soldats de Frédéric-le-Grand. Passé avec Bernadotte à l'armée d'Italie, compagnon de Bonaparte en Egypte, il était du petit nombre de ceux qu'avait ramenés l'homme du destin ; colonel de cuirassiers de la garde, il était resté presque seul de son régiment dans le désastre de Waterloo. Les Bourbons le firent maréchal de camp ; mais, après tant de guerres, de massacres, de félonies, de batailles, de triomphes, de révolutions, après de si grandes leçons, cette haute intelligence prit en pitié la terre et se tourna vers le ciel.

Le général de cavalerie se fit prêtre. Louis-Philippe et la République lui ont successivement offert un évêché qu'il a refusé, pour demeurer auprès de sa fille adoptive, Berthe de Langenais. Je remarquai l'émotion de ma cousine pendant la biographie que me récitait son oncle ; plusieurs fois, elle l'interrompit pour y ajouter quelque trait de bravoure, de dévouement ou d'abnégation du prêtre-soldat. Cette émotion me fit plaisir de la part d'une personne à qui je supposais, d'après la gravité de ses manières, une froideur qu'on n'aime pas chez les femmes.

Au moment même où elle se livrait ainsi à l'exaltation de ses vertus, un domestique annonça le curé de Notre-Dame. Berthe alla vivement au-devant de lui et le conduisit avec une respectueuse sollicitude au fauteuil où, depuis vingt ans, le digne ecclésiastique venait se reposer chaque soir.

Ce n'est pas que l'ancien soldat de l'empire plât sous le poids de ses infirmités ou de ses blessures : la vieillesse avait blanchi sa tête sans la courber ; bien qu'il eût passé soixante-quinze ans, trois heures de marche ne le lassaient pas. Imagine-toi, sur un beau visage de prélat de l'ancien temps, le reflet mal effacé du soleil d'Egypte, sur des traits empreints d'une mansuétude angélique, une sorte de rayonnement qui rappelle l'audace du soldat. Cette belle tête,

couronnée de cheveux blancs, est fièrement campée sur une charpente humaine que les sables d'Héliopolis et les glaces de la Bérésina ont tour à tour trempée. Les hommes de ce temps ont surmonté la triple épreuve de l'eau, du fer et du feu. Que nous sommes petits en présence de nos pères ! O génération en habit noir, coureuse de filles et d'agio, inclinez-vous devant le passé.

Je me sentis frappé de respect à la vue de ce débris, acteur des dernières luttes qui aient eu dans notre histoire, un caractère de grandeur, et je saisis vivement la main qu'il me tendit aussitôt qu'on m'eut nommé. L'aisance avec laquelle je soutins la fixité de son beau regard mit entre nous, instantanément, un lien sympathique. L'ancien colonel des cuirassiers de la garde impériale devina sans doute au son de ma voix, au jeu de ma physionomie, à mon attitude enfin que le viveur parisien avait conservé quelque chose de bon sous les scories de son cœur. La pénétration d'un confesseur homme d'esprit, qui a été soldat, ne connaît pas de portes fermées.

Lorsque, pour la première fois, on m'avait parlé du curé de Notre-Dame, je m'étais empressé de faire en moi-même les plus beaux calculs auxquels je ne pensais plus dès que je fus en sa présence. J'avais mesuré l'influence irrésistible de ce prêtre dans le gouvernement intérieur de l'hôtel Langenais, influence d'où pouvait dépendre mon mariage ou ma déconvenue ; je m'étais donc préparé à poser de mon mieux et à rechercher une bienveillance dont j'avais si grand besoin. Sa vue, son regard, sa parole me dépouillèrent en cinq minutes de toutes les pièces de mon armure ; je redevins moi-même, et je sentis que j'étais à la merci de cet imposant vieillard.

Mme de Lancade et le chevalier de Malestot furent annoncés en même temps. Tous les soirs, le chevalier allait prendre la vieille dame et la conduisait à l'hôtel Langenais.

Mme de Lancade était une toute petite vieille, dont les traits blancs et reposés rappelaient le souvenir d'une physionomie charmante. Quelques mémoires du temps en parlent comme d'une des plus jolies perles de cet écrin qui s'appelait, en 1789, la société de la reine. Elle possédait au plus haut degré cette affabilité gracieuse qui distingue les personnes de l'ancienne société. Très vive, très spirituelle, très fine, très bonne et un peu romanesque, c'est une des plus charmantes vieilles femmes que j'aie rencontrées.

Tu sais ma prédilection pour la conversation des douairières : c'est prodigieux tout ce qu'elles savent, tout ce qu'elles disent, tout ce qu'elles enseignent. Mme de Lancade connaissait, ainsi que le chevalier, le but de mon voyage, car la lettre de M. de Langenais à ma tante avait été précédé d'une consultation du petit cercle intime. Je fus enveloppé d'un regard aigu comme une lancette ; en un clin d'œil, j'avais été dévisagé de la tête aux pieds, toisé et jugé. Le sourire de Mme de Lancade, après cette rapide inspection, me révéla son indulgence ; cette marque d'approbation donnée par la douairière flatta prodigieusement mon amour-propre. Un jeune homme n'est jamais apprécié ce qu'il vaut que par une très vieille femme.

Le type du chevalier de Malestot se rencontre encore dans quelques villes de province. Celui-ci avait tout vu et savait tout, excepté l'histoire, les mathématiques, le latin, le grec, la physique et la chimie ; excepté la minéralogie, la botanique et tout ce qu'on apprend aujourd'hui ; quant à la géographie, il ne la connaissait que par avoir parcouru le monde.

En revanche, on lui avait reconnu la plus grande facilité à manier un cheval et une épée. Je l'ai vu à quatre-vingts ans, dessiner un jétébattu, de manière à prouver ses hautes capacités de danseur, constatées au menuet de la reine. Sa mémoire était meublée des plus curieuses anecdotes sur les hommes de son temps, et il les racontait volontiers avec un grand charme de conversation. Petit, sec, souriant, gracieux, galant, il était demeuré talon rouge, même en l'an cinquante-sept de la République française.

Dès l'arrivée de ces trois personnes, un domestique avait ouvert et préparé une table de jeu. Le chevalier, après quelques menus propos, prit un jeu de cartes et me demanda d'un air affirmatif si je jouais le whist.

Je répondis que je ne jouais jamais. Tu sais que je déteste le jeu. Cette déclaration fit un effet peu favorable à ton ami. Ne pas aimer le jeu, ce que dans le monde, on appelle le jeu, c'était bien ; mais ne pas jouer le whist, ceci n'avait pas d'excuse.

Dans la société, savoir jouer le whist est tout aussi nécessaire que savoir parler, s'asseoir ou saluer. Tu n'as pas d'idée de cela, toi, sauvage du lac Ontario. Ce fut l'avis de Mme de Lancade et du chevalier. Le curé de Notre-Dame vint à mon secours ; mais je vis, à l'air étonné de ma cousine, que ma nullité de joueur de whist

et ma capacité de fumeur ne convenaient pas à un marquis de Langenais-Tancarville. Mon cousin fit observer que les mœurs avaient changé. Là-dessus, la conversation s'engagea sur la comparaison des habitudes nouvelles avec les usages d'autrefois. Tu penses que ceux-ci furent exaltés et préférés de tout point. Je me laissai entraîner à défendre mon siècle, ce qui, par parenthèse, était d'une pauvre diplomatie ; mais la bienveillance de toutes ces vieilles gens m'encourageait dans cette imprudente profession de foi.

Mme de Lancade traitait la jeunesse actuelle avec assez de dédain ; le chevalier laissait voir qu'il sentait sa supériorité ; ma cousine ne pouvait trop parler de ce qu'elle ne connaissait pas mais elle dit que la jeune noblesse contemporaine semblait avoir conservé peu des traditions aristocratiques ; ce qui est, d'après ses idées, un vrai malheur public. Tu sais combien je fais peu de cas de ce qu'on appelle les traditions de l'aristocratie. Encouragé par la bienveillance du curé et la tolérance de M. de Langenais, je finis par lever, contre l'ancien régime, le drapeau de l'insurrection. J'avouai que la jeunesse actuelle, par ses mœurs et par sa vie, se détournait de l'utile, du noble et du grand, mais je rejetai sur les circonstances les fautes qu'on lui reproche ; je présentai son désœuvrement forcé comme la cause de ses chutes. On convint que j'avais raison, mais l'on prit texte de ce désœuvrement pour anathématiser les révolutions qui l'avaient causé. Le curé de Notre-Dame fut seul d'un avis contraire.

— Le désœuvrement, disait-il, n'est jamais excusable. Si la noblesse ne veut s'occuper qu'autant qu'elle sera privilégiée pour le faire, c'est, de sa part, un aveu d'impuissance ; si elle se croit supérieure, elle n'a qu'un moyen de soutenir sa prétention ; c'est de faire, en toutes choses, mieux que ses concurrents.

La conversation tomba dans la politique. Aux applaudissements de Mme de Lancade et du chevalier, Mlle de Langenais déclara que l'idéal du gouvernement, c'était la monarchie de Louis XIV.

— Comment, m'écriai-je, comment, ma cousine, vous voulez ramener la France au règne de la monarchie absolue, au clergé, à la noblesse et au tiers-état !

— Mais pourquoi pas ? répondit-elle, avec une autorité d'accent que je ne lui soupçonnais pas.

Je compris de plus en plus quels abîmes de

pensée il y avait entre ma cousine et moi. Rien ne passionne comme la discussion politique ; je ne pus me maîtriser et je m'écriai :

— Mais la France, aujourd'hui, est profondément démocratique !

— Mon enfant, dit le curé de Notre-Dame, en se tournant vers ma cousine, quittez ces idées-là. Vous vivez dans le passé et non dans le présent ; le monde a marché, Dieu l'a pétri par soixante ans de révolutions.

— Mais enfin, reprit Mlle de Langenais, il y a toujours une aristocratie de naissance. Peut-elle renier l'exemple de ses aïeux ?

— Elle proclame elle-même l'égalité des droits, répondis-je aussitôt.

M. de Langenais ajouta :

— Elle est ruinée et dispersée.

— Nous l'emporterons avec nous, dit le chevalier.

Berthe restait seule, elle me dit avec ironie :

— Faut-il donc que l'aristocratie devienne républicaine ?

— Ma cousine, lui répondis-je, en toute franchise, je vous avoue que, sans avoir aucune communauté d'action avec les hommes de ce parti, sans même les estimer, pour la plupart, j'ai du penchant vers leurs idées.

— Soyez fidèle, me dit M. de Langenais.

— Je le serai toujours à ma patrie.

— Il faut l'être comme vos pères l'ont été, dit Mme de Lancade.

Je répondis :

— L'émigration fut une erreur.

— Monsieur, reprit la vieille dame, je l'ai vue, nous l'avons tous vue, même M. le curé qui nous a combattus sous Moreau. L'émigration fut une conséquence de la foi monarchique. Mon mari était colonel du régiment de Bourgogne ; il entra comme sergent dans l'armée de Condé. Ce qu'il a fait par dévouement au roi, tous le faisaient comme lui, parce que le roi pour nous c'était la France : l'échafaud, la spoliation, vingt-cinq ans de guerre et l'invasion l'ont assez prouvé.

— Oubli du passé ! interrompit le curé de Notre-Dame, paix à ceux qui sont morts ! J'ai fait fusiller des émigrés pris les armes à la main, et je les ai vus, avant de marcher à la mort pleurer de joie au récit de nos victoires. Des deux côtés, sous le drapeau blanc et sous les trois couleurs, il y a eu des erreurs et de l'héroïsme ; les pères se sont entretués, les enfants doivent s'embrasser. Je ne vois rien de plus beau qu'un fils des grands seigneurs d'autrefois des-

cedre par sa libre volonté, sous le niveau de l'égalité populaire. Quelles sont les volontés de la Providence ? où nous mène-t-elle ? C'est le secret de Dieu.

Pendant cette discussion, les traits de Mlle de Langenais s'étaient altérés ; je la vis pâlir, ses yeux devinrent humides comme si elle y retenait des larmes ; je m'empressai de changer la conversation, et je me promis bien de ne plus exciter à l'avenir une exaltation monarchique que je ne pouvais partager. M. de Langenais mit le chevalier sur le chapitre de ses aventures personnelles ; l'imagination y entra sans doute pour quelque chose, mais il ne se faisait pas moins écouter avec un grand intérêt. Mme de Lancade revint sur le compte de l'émigration : cette charmante vieille femme, habituée à l'existence fastueuse de la cour de France, avait vécu pendant plusieurs années en peignant des fleurs sur porcelaine ; seule, elle survivait d'une nombreuse famille décimée par la guerre et par l'échafaud.

Malgré ses préjugés un peu gothiques, elle parlait de ses malheurs, sans passion contre ceux qui les avaient causés. Le curé de Notre-Dame avait habitué ces personnes si cruellement frappées à pardonner sans réserve ; si quelques idées fausses dominaient dans ce petit cercle prêt à s'éteindre, un mauvais sentiment n'y paraissait jamais.

Mlle de Langenais ne se mêla plus à la conversation que par monosyllabes ; mes efforts ne purent dissiper le voile de tristesse que j'avais involontairement répandu sur sa belle physionomie. Quelques jours plus tard, comme je me hasardais à lui en faire mes excuses, elle me répondit :

— J'ai à ce sujet des idées qui ne sont plus de mon temps, je le reconnais, je ne le vois que trop ; le temps ou moi, lequel a tort ? je ne sais. Juge de ce qui se passe par l'histoire, par les journaux, par les conversations de mes amis ; j'en suis douloureusement impressionnée, aussi je retourne avec bonheur toutes les facultés de mon esprit vers les âges passés : c'est là ma vie. Je crois que notre naissance nous a voués fatalement à certaines lois qui sont sacrées. L'aristocratie ne peut se séparer du roi et de la monarchie ; c'est à eux qu'il appartient de gouverner la nation et de la conduire vers le bien par les voies de l'autorité. Notre devoir est d'obéir au roi et de mourir à son service, convaincus que rien ne se fait pour lui qui ne soit fait

pour la France. Dieu nous a donnés au roi pour faire le bien du peuple ; si le roi fait mal, c'est à Dieu de le juger.

En parlant ainsi, Berthe de Langenais s'était animée par degrés ; son beau visage semblait illuminé d'une mystique auréole ; j'avais sous les yeux la foi monarchique dans sa plus belle incarnation.

Le cercle de l'hôtel Langenais se séparait régulièrement à dix heures précises ; à dix heures cinq minutes, je me retrouvai seul dans la vaste chambre où l'on m'avait installé. Aussitôt que je fus dans mon lit, la lumière éteinte et attendant le sommeil, je me mis à repasser dans mon esprit ce que j'avais vu et entendu.

D'après les paroles de M. de Langenais, d'après la manière dont j'étais accueilli par les amis de ma cousine, je ne pouvais douter du succès de mon mariage. Ruiné aujourd'hui, réduit à rien, j'allais me retrouver sur mes deux pieds avec deux cent mille francs de rente.

Ainsi que je te l'ai dit, à mesure que je m'éloigne de Paris, les bons sentiments me reviennent en foule. Si, sur le boulevard de Gand, je me sens dominé par les vices de l'esprit, en province, le cœur reprend ses droits. A Paris, la fortune seule m'avait préoccupé, ici, je songeais davantage à la femme dont j'allais faire la compagnie de ma vie. Si la beauté, l'intelligence, le caractère suffisent à déterminer l'amour, j'aurais dû, dès la première heure, prendre feu pour ma cousine ; cependant, ce n'est pas là ce que j'éprouvais ; je l'aurais préférée moins belle, et d'une supériorité plus contestable ; au risque d'en être blessé, j'aurais voulu quelques aspérités dans ce caractère toujours égal ; cette nature idéalisée s'élevait trop au-dessus des conditions vulgaires de l'humanité ; je me sentais pénétré d'un respect involontaire, une force occulte me tenait à distance au lieu de m'attirer. Mlle de Langenais me semblait faite pour prendre place sur un piédestal, au milieu d'un panthéon peuplé de statues de marbre, et pour y être adorée, il me semblait qu'une mort instantanée devait foudroyer la main téméraire qui toucherait aux voiles de cette mariée sublime.

Une heure d'insomnie me berça de ces chimères ; j'étais obligé de m'avouer que si je franchissais la distance que j'établissais entre ma cousine et moi, c'était pour arriver à des millions. Riche, je ne l'eusse point épousé : quelle honte ! Alors je me mis à calculer le train de maison que me permettrait cette énorme fortune ; je

peuplai par l'imagination mes futures écuries ; j'habillai mes valets, je rallumai les lustres de ce splendide hôtel, éteints depuis soixante ans, je le dépouillai de l'atmosphère claustrale qui l'enveloppait comme un suaire ; je vis errer dans mes galeries des guirlandes de femmes parées ; j'écoutai le joyeux murmure des fêtes, et quand je fus endormi, un orchestre fantastique continua, pendant le reste de la nuit, à chanter dans mon cerveau.

VI.

L'ÉGLISE NOTRE-DAME.

On n'a pas oublié que Mlle Claire de Langenais, mon autre cousine, était depuis quelque temps chez lady Blackstone, une amie et parente de sa famille. J'appris, à déjeuner, qu'on l'attendait pour le jour même : Berthe m'en parla dans les termes de la plus vive affection. Comme je craignais de gêner les premières heures de cette réunion, je sortis dès qu'il me fut possible de m'échapper, et me mis à rôder à travers la ville.

Dijon, malgré son antiquité et les souvenirs d'une histoire glorieuse, a conservé peu de traces du quatorzième et du quinzième siècles, qui furent sa grande époque. Le duché de Bourgogne s'est effacé dans la monarchie, le logis du roi a absorbé le palais des ducs, leur ville s'est fondue dans la ville de la royauté ; rien n'y rappelle plus les grands feudataires de la couronne ; tout, au contraire, y est marqué du sceau des parlements, ces grandes institutions qui portèrent si haut la gloire et la splendeur des provinces.

Les rues y sont droites et larges, formées par des maisons parfaitement alignées, à deux étages pour la plupart, bâties d'un style uniforme et légèrement monumental ; un grand nombre de beaux hôtels, élevés depuis deux siècles, rappellent le grand Etat des familles parlementaires. A Dijon, comme dans la plupart des villes de province où l'industrie n'a pas imprimé cet essor dont l'influence sur le bien-être des masses est au moins douteuse, on est frappé d'un état stationnaire qui va jusqu'au dépérissement.

Tout s'est amoindri depuis soixante années ; si la population s'est accrue, sa richesse n'a pas suivi la même marche ascendante ; les familles se sont entassées dans des maisons autrefois occupées par une seule ; l'herbe pousse dans les

rues ; les villes de province, jadis si gaies, n'ont plus que des habitants soucieux, des monuments transformés en prisons et en casernes, et de grandes maisons à fenêtres closes, où l'enseigne du marchand a remplacé le blason du gentilhomme. Est-ce la décadence ou le progrès ? Question difficile à résoudre, bientôt tranchée par les esprits légers et passionnés, mais non par ceux à qui l'étude et de sérieuses méditations ont révélé l'économie des siècles passés.

La construction tout entière de la ville de Dijon appartient à un siècle qui n'est pas celui-ci : à moins de fermer les yeux, on conviendra que les révolutions l'ont amoindrie et abaissée ; partout où j'ai cherché la trace de leur passage, il ne m'est apparu que des ruines : sur ces ruines rien ne s'élève. Comme dans toute l'Europe, les gloires religieuses, la piété, la charité des ancêtres se traduisent, dans cette ancienne capitale de la Bourgogne, par la fondation de nombreuses églises, de couvents et de communautés hospitalières ; mais comme tout a changé ! Là où la charité donnait, l'industrie fabrique et vend ; là où le prêtre bénissait, le prisonnier croupit ; là où le savant professait, le soldat apprend à croiser la baïonnette : ces idées ne sont pas de moi, mon ami, mais je les accepte : c'est Berthe qui me les a données.

Dès le début de ma course errante, je rencontrai l'église Saint-Philibert, monument de transition, le plus ancien peut-être de la ville, converti en magasin à fourrage ; un peu plus loin, de l'église inachevée de Saint-Jean, on a fait un marché. Peut-être avant la révolution lisait-on sur la porte : « Venez à moi, vous qui pleurez, et vous serez consolés. » Que faut-il augurer de ces profanations ? Peut-il exister un peuple sans Dieu ?

En longeant une belle rue qui conduit au palais, je remarquai qu'on avait inscrit tout récemment un nom nouveau à l'angle de ses maisons : — Rue de la Liberté. — J'eus la curiosité de demander quel était son ancien nom : — Rue de Condé. — Conçoit-on un plus absurde anachronisme ?

Toute la France s'est rendue complice de ces inepties vigoureusement blâmées par un journal très radical, mais non moins sensé. Il disait : « Respectez les monuments et les noms anciens ; créez des monuments et des noms nouveaux ! » Hélas ! la sève de la France paraît épuisée ; inhabiles même à imiter, nous demeurons impuissants devant toute création. Philosophie, poli-